

La nuit rouge

24-25 octobre Le 24 octobre 1917 au soir, à Petrograd, c'est un Lénine seul mais décidé qui saisit sa chance et part lever ses troupes pour s'emparer du pouvoir.

Libération · 21 Oct 2017 · Par LAURENT JOFFRIN

Lénine est méconnaissable. Sur son crâne chauve, il a posé une perruque blondasse surmontée d'une casquette défraîchie et il s'est entouré le visage d'une vieille écharpe... Courbé sous le vent du Nord, emmitouflé dans un antique pardessus, il marche à pas pressés dans les rues de Vyborg, le quartier ouvrier de Petrograd, décidé à rejoindre le quartier général bolchevique coûte que coûte malgré la police qui le pourchasse. Depuis des jours, mis hors la loi par le gouvernement, il se cachait chez Fofanova, une militante bolchevique qui lui a prêté son appartement. Mais l'attente était insupportable. Aujourd'hui, 24 octobre, il le sait, il le sent, le pouvoir est à portée de main. Le gouvernement Kerenski est au fond d'un gouffre d'impopularité. En voulant continuer la guerre, en déclenchant l'offensive militaire du général Broussilov, qui a échoué dans le sang, il a perdu ses soutiens dans l'armée et chez les ouvriers. La révolution de février 1917, qui a fait de la Russie «le



pays le plus libre du monde», s'effiloche dans la division et les palabres. L'occasion est unique et l'histoire ne repassera pas les plats. C'est maintenant ou jamais : il faut frapper.

Illusion lyrique

Mais Lénine est seul ou presque. Dans la direction bolchevique, on ne croit pas à cette révolution dans la révolution. Les vieux routiers du communisme clandestin, revenus d'exil ou sortis de prison, n'ont guère envie d'y retourner. Emmenés par Kamenev et Zinoviev, chefs prestigieux, ils jugent le volontarisme de Lénine suicidaire. Les bolcheviks, pensent-ils, ne pourront pas gouverner seuls. Ils seront chas-

sés et emprisonnés après quelques jours d'illusion lyrique. Mieux vaut attendre l'ouverture du Congrès des Soviets, ces conseils qui ont pris depuis février le contrôle des usines, des villages et des régiments, et dont les délégués se réunissent le lendemain à l'institut Smolny, le quartier général de la révolution. Là, ils pourront mettre sur pied un gouvernement de coalition qui rassemblera toutes les fractions de l'arc révolutionnaire, les socialistes révolutionnaires (SR), apôtres d'un populisme paysan et ouvrier, les mencheviks, socialistes réformistes, et les bolcheviks, les plus radicaux, militairement organisés, qui pourront influencer ce gouvernement représentatif et unitaire. Pour Lénine, c'est une trahison. Entre les factions du parti, le ton est monté très haut. Kamenev a été jusqu'à divulguer dans la presse les plans de l'insurrection pour la faire échouer. Lénine l'a traité de «jaune», de «traître» et de «calomnia-

teur». Alors, décidé à imposer ses vues, le guide suprême du parti, déguisé en SDF, marche dans les rues de Vyborg, fébrile, furieux et déterminé. Il monte dans un tram vide. Aussitôt, il assaille la conductrice de questions sur la situation dans Petrograd. Elle est de gauche. Infatigable, Lénine entreprend de la convertir aux vues des bolcheviks. Le tram arrive à la gare de Finlande, son terminus. Il faut continuer à pied. Lénine descend dans le froid et taille sa route vers Smolny. Soudain, un policier l'interpelle. Il sort ses faux papiers. Le policier l'observe et ne le reconnaît pas. Visant son accoutrement misérable, il le prend pour un clochard qui cherche un abri pour la nuit. Il le laisse partir, donnant encore, sans le savoir, sa chance à la révolution mondiale... Lénine continue son chemin le long des avenues éclairées par la lune ou par la lueur mourante des réverbères, répétant pour lui-même son réquisitoire. Armé de sa rhétorique brutale, il dénoncera les traîtres et les tièdes et convaincra ces révolutionnaires intimidés de faire ce qu'ils doivent faire : la révolution.

Enfin, il arrive à Smolny. Dans la nuit de Petrograd, l'institut brille comme un paquebot. En long manteau d'hiver ou en veste de cuir, chapka ou béret rond sur la tête, les gardes rouges filtrent les entrées, groupés autour de feux de bivouac, au milieu des camions et des mitrailleuses qui occupent la cour, sous les majestueuses colonnes qui soutiennent la façade de cet institut pour jeunes filles de la bonne société. Las ! Trop bien grimé, muni seulement de ses faux papiers, Lénine est refoulé. Il tempête, clame son identité, rien n'y fait. Il doit piétiner de longues minutes. Puis un groupe de bolcheviks arrive. Sauvé ! Il se glisse dans la petite troupe et grimpe quatre à quatre l'escalier qui mène au troisième étage, où les leaders bolcheviques confèrent dans leur petit bureau obscurci par la fumée de tabac brun. Il ouvre la porte en coup de vent, s'assoit et se lance dans une diatribe furibarde. La situation est mûre, ceux qui ne le comprennent pas renient leur mission historique. Les bolcheviks, pour quelques jours, forment la seule force organisée et déterminée dans Petrograd. Les plans de l'insurrection sont prêts, le gouvernement est déjà à terre. Le pouvoir est là, offert et presque vacant. Hésiter, c'est trahir !

Heurtée, menaçante, implacable, l'intervention de Lénine est décisive. Retournée par l'objurgation pathétique de son chef, la direction bolchevique vote la prise du pouvoir immédiate. Aussitôt, dans la cour de Smolny, les camions démarrent, portant chacun un détachement de gardes rouges armés de fusils d'assaut, d'autres groupes partent à pied, marchant dans le vent du Nord qui balaie les

rues éclairées de loin en loin par la lumière jaune des réverbères. Sans tirer un coup de feu, les militants prennent position aux carrefours, à l'entrée des grands ponts sur la Neva, devant les bâtiments officiels. Tous sont des militants jeunes mais chevronnés, entraînés à la discipline révolutionnaire, recrutés dans l'armée ou les usines. Les combattants bolcheviques ont adhéré sans nuances à l'idéal du révolutionnaire professionnel, dévoué corps et âme à la cause, obéissant sans mot dire aux instructions du parti qui est toute leur vie, à la manière de Rakhmetov, le héros de *Que faire ?*, le roman de Tchernychevski paru en 1863 dont les socialistes russes les plus radicaux ont fait leur livre de chevet. A l'orée du siècle, Lénine lui a même emprunté son titre pour théoriser la constitution d'un parti d'avant-garde militarisé, rompu au «travail de masse» autant qu'à l'action illégale et conspirative, prêt à tout pour réaliser l'utopie communiste. Dans le mouvement révolutionnaire à l'oeuvre depuis février, les bolcheviks sont minoritaires. Mais ils sont prêts à tout.

Ultimatum féroce

Revenu de son exil new-yorkais, Trotski, leader charismatique, a rejoint Lénine en mai et pris en main l'organisation militaire du parti, tout en se faisant élire président du Soviet de Petrograd. Chevelure en bataille et petits lorgnons d'intellectuel sur le nez, il domine les débats du Soviet face aux réformistes mencheviks ou SR. Officiellement, pour assurer la défense de l'assemblée, il a formé une petite phalange de combattants au sein d'un Comité militaire révolutionnaire (CMR) soigneusement noyauté par les bolcheviks. En faisant voter l'insurrection, Lénine a passé la main à Trotski, qui applique le plan décidé ensemble. La saisie des points névralgiques de Petrograd n'est qu'une première étape. Les gardes rouges s'emparent aussi de la poste centrale, de la banque d'Etat, du centre de télégraphe ou encore du palais Mariinski où siège un «préparlement» qui a pris la suite de l'ancienne Douma, l'assemblée consultative du régime tsariste qui s'est constituée en Assemblée nationale. Ils mobilisent les usines de Vyborg, le quartier ouvrier de la capitale, les soldats de la forteresse Pierre-et-Paul qui fait face au palais d'Hiver, de l'autre côté de la Neva, le large fleuve qui coupe la ville en deux. Ils peuvent aussi compter sur les marins de la Baltique retranchés dans l'île de Kronstadt qui commande l'entrée de la Neva vers le large, ou bien ceux qui se sont emparés du croiseur *Aurore*, qui s'avance pendant la nuit jusqu'au coeur de la capitale. Une fois le dispositif en place, on a prévu de lancer au gouvernement provisoire réuni au palais d'Hiver un ultimatum féroce: les ministres doivent se démettre, sauf à risquer les feux croisés des canons de Pierre-et-Paul et du redoutable croiseur dont les

Soudain, un policier interpelle Lénine. Il sort ses faux papiers. Le policier l'observe et ne le reconnaît pas.

Il le prend pour un clochard. Il le laisse partir, donnant encore, sans le savoir, sa chance à la révolution mondiale.

hautes cheminées d'acier gris dominant maintenant le quai Petrogradskaïa, à une encablure du siège du gouvernement.

Tabac et vodka

Une fois l'insurrection déclenchée, les chefs bolcheviques se lancent dans une longue conversation enfiévrée sur la suite des opérations. Lénine s'allonge sur une banquette et plaisante bruyamment, moquant Kamenev et ses scrupules légalistes. «Tu dis que nous ne tiendrons pas trois semaines. Mais dans deux ans, tu nous diras encore qu'il ne nous

reste que trois semaines...» Dans une forte odeur de tabac et de vodka, ils se répartissent les ministères, alors même que le gouvernement provisoire est toujours en place. Nourri au souvenir du Co-

mité de salut public de Robespierre, Trotski propose que les futurs ministres prennent le titre de «commissaires du peuple». «Très bien, dit Lénine, ça sent son révolutionnaire!» Puis il s'attable pour rédiger les premiers décrets du nouveau pouvoir, ramassé sur sa chaise, penché sur un papier qu'il noircit fébrilement, regard froncé et visage fermé.

Encore faut-il destituer l'équipe Kerenski retranchée au palais d'Hiver autrement que sur le papier. Le temps court : le lendemain à midi s'ouvre le Congrès des Soviets réuni à l'institut Smolny. Lénine veut mettre l'assemblée devant le fait accompli. Il faut décidément prendre le pouvoir dès le lendemain matin, avant qu'on ait le temps de discuter. C'est là que tout commence à déraiper. L'Aurore est à son poste, sa proue menaçante tournée vers le palais. Mais à la forteresse Pierre-et-Paul, le commissaire bolchevik Blagonravov s'aperçoit que les canons disposés autour de la forteresse, qui doivent intimider les défenseurs du palais d'Hiver, sont hors d'usage. Il fait venir d'autres pièces, mais ce sont des armes de musée à la portée limitée. Il doit donner le signal de l'assaut en hissant une lanterne rouge au mât de la tour principale : il n'y a pas de lanterne rouge. Il en cherche une frénétiquement. Il finit par mettre la main sur une lampe mais elle n'émet qu'une lumière jaune. L'opération prend du retard. A midi, rien n'est prêt. Lénine trépigne. Jouant le tout pour le tout, il publie un communiqué annonçant que le gouvernement est déposé et que les bolcheviks ont pris le pouvoir à Petrograd. Il n'en est rien et le ministère Kerenski est toujours en place, cherchant dans l'angoisse à réunir autour de lui une troupe de défenseurs. Mais le coup de bluff va payer.

«Bataillon de la mort»

Vers 20 heures, quand ils reçoivent l'ultimatum bolchevique, les ministres le rejettent hautement et annoncent qu'ils préfèrent mourir à leur poste. Ils ont sous leurs ordres une petite escouade d'élèves officiers et un régiment féminin, le «bataillon de la mort», que Kerenski avait mis sur pied pour exalter le patriotisme russe. Le président du Conseil a quitté le palais en voiture pour aller chercher du renfort auprès des unités encore fidèles. Les autres ministres sont assis autour d'une vaste table sous les lustres de cristal, se perdant en propos incohérents. Comme ils cherchent à organiser la défense, faisant élever des barricades de rondins sur la place en contrebas, ils constatent qu'ils n'ont même pas le plan du palais. Du coup, une des entrées reste sans défense et de petits détachements de bolcheviks s'introduisent à l'intérieur, prenant position dans les vastes couloirs et au pied des escaliers monumentaux. L'heure tourne, l'histoire hésite... Trotski a toutes les peines du monde à retarder le moment de l'ouverture du Congrès des Soviets qui doit se tenir dans la grande salle de l'institut Smolny. Au troisième étage, Lénine menace de faire fusiller les responsables du retard, éructant dans son petit bureau malodorant, envoyant missive sur missive aux insurgés.

A 22 h 40, le Congrès s'ouvre enfin dans la vaste salle nimbée d'une épaisse fumée de tabac. Les délégués sont réunis pour décider de l'avenir de la Russie. Le coup de force bolchevique les désavoue avant même qu'ils aient débattu. Les mencheviks et les SR sont hors d'eux. Dès les premiers échanges, ils dénoncent un atten-

Les assaillants prennent le palais d'Hiver sans coup férir. Une corniche est ébréchée et une fenêtre brisée, il y aura en tout et pour tout cinq morts.

tat contre la démocratie, une trahison de l'unité révolutionnaire. Martov, le chef des mencheviks, propose la constitution d'un gouvernement des Soviets qui rassemblerait SR, mencheviks et bolcheviks. Applaudissements nourris. Venus de toute la Russie, les délégués penchent naturellement vers un gouvernement représentatif de toutes les fractions révolutionnaires. C'est la logique démocratique et la seule proposition qui respecte l'esprit de février, cette révolution de la liberté. Lénine et Trotski

font face, intraitables. Ils savent que leurs partisans tiennent la ville. Leurs mots d'ordre simples –la paix immédiate, le partage des terres et le contrôle ouvrier des usines– rencontrent les aspirations populaires dans tout le pays. Les autres partis veulent un processus pacifique et, surtout, estiment qu'il faut continuer la guerre, ce qui les rend inaudibles auprès des soldats. Sûrs de leur force, les bolcheviks défient le congrès. Ulcérés, les délégués socialistes décident de quitter la salle en signe de protestation, sous les huées et les injures des partisans de Lénine. Toute leur vie, sans doute, ils regretteront ce geste de dignité. Après leur départ, les partisans de Lénine sont pratiquement seuls en piste, avec quelques SR de gauche ralliés au coup d'Etat. Ils font voter ce qu'ils veulent, obtenant formellement l'approbation du Congrès des Soviets, dont ils se réclameront ensuite sans cesse, jusqu'à donner à la nouvelle république le nom même de cette assemblée noyautée par leurs militants et désertée par leurs opposants : la république soviétique. Trotski prononce alors un de ses discours les plus célèbres : «Les masses populaires ont suivi notre étendard et notre insurrection a été victorieuse. [...] Aucun compromis n'est possible. A ceux qui sont partis nous disons : pitoyables faillis, vous avez joué votre rôle ; allez où est votre place, dans les poubelles de l'histoire !» Pendant que le drame se joue à Smolny, les «masses populaires» dont parle Trotski sont étrangement indifférentes. Petrograd vaque à ses occupations. En dehors du petit périmètre du palais d'Hiver, où les unités bolcheviques prennent lentement position, une foule débonnaire déambule dans les rues en manteau et chapka, inconsciente des événements en cours. Sur la perspective Nevski, la principale artère de Petrograd, les restaurants sont ouverts, les cafés illuminés, les trams circulent comme à l'ordinaire. Vers 23 heures, les spectateurs en habit de soirée sortent des théâtres pour aller dîner, remarquant à peine les détachements bolcheviques regroupés aux carrefours. Dans le palais d'Hiver, les défenseurs de plus en plus anxieux attendent l'assaut. Ils sont allongés sur des matelas posés à même le sol, dans une odeur de chambrée militaire, d'alcool et de tabac, au milieu des bouteilles vides, des assiettes sales et des fusils dressés en faisceaux. Les élèves officiers ont sommeil, beaucoup rentrent chez eux pour dormir. Le gouvernement résigné à son sort voit ses défenses s'abaisser de minute en minute.

Bortsch et artichauts

Peu après minuit, enfin, les insurgés sont prêts. Perçant la nuit glacée, les canons du croiseur Aurore tirent un coup de semonce. Dans la forteresse Pierre-et-Paul, on fait donner l'artillerie. Les pièces n'ont pas la portée suffisante et les obus tombent dans les eaux noires de la Neva. L'Aurore a tiré à blanc, ce qui produit une déflagration beaucoup plus bruyante qu'une salve réelle. Dans la salle où ils s'apprêtent à résister tout en dînant d'un repas de bortsch et d'artichauts, les ministres se jettent sous la table. Autour d'eux, les femmessoldats chargées de les protéger commencent à crier. Il faut les éloigner pour pouvoir se parler. Mis en branle par le coup de canon, les groupes bolcheviques, quelques centaines de miliciens, se lancent à l'assaut du palais. On tire pour se frayer un chemin, les détachements présents à l'intérieur se dirigent vers la salle du Conseil des ministres en faisant résonner leurs bottes de cuir dans les grandes pièces dallées de marbre. Découragés, épuisés, les défenseurs opposent une résistance de principe avant de se rendre. Dans le film de Sergueï Eisenstein

Octobre, réalisé dix ans plus tard à la demande du régime, on voit une foule immense envahir le palais au milieu des cris et des fusillades. Rarement événement historique aura été à ce point travesti. En fait, les assaillants prennent le palais sans coup férir, provoquant à peine quelques échauffourées. Une corniche est ébréchée et une fenêtre brisée, il y aura en tout et pour tout cinq morts. Vers 2 heures, Antonov-Ovseïenko, un petit homme taciturne au visage pointu, chargé de superviser l'opération, fait irruption dans la salle où les ministres se tiennent autour de la longue table recouverte d'un

tapis vert. Se tenant à la tête d'une troupe farouche de gardes rouges en blouson de cuir qui jettent des regards curieux sur les tentures et les tableaux, il dit d'une voix terne : «Vous êtes en état d'arrestation.» Comme s'ils avaient déjà renoncé, les ministres ont mis leur pardessus. Ils se lèvent. Les bolcheviks les emmènent en file indienne et les escortent jusqu'à la forteresse Pierre-et-Paul de l'autre côté de la Neva, où ils resteront emprisonnés quelques semaines. La révolution d'Octobre est finie.

Dictature d'octobre

Mais tout commence. Tandis que les assaillants répandus dans le palais découvrent la cave du tsar et se mettent en devoir de fêter par une magistrale beuverie la réussite du coup d'Etat – elle se prolongera pendant plusieurs jours–, Lénine promulgue les quatre décrets essentiels du nouveau pouvoir : négociations de paix immédiates sans annexions ni indemnités, attribution de la terre aux paysans sans indemnisation des propriétaires, contrôle des usines par les Soviets d'ouvriers, autonomie conférée aux peuples associés à la république russe. Un peu plus tard, il y ajoutera l'instauration du divorce par consentement, la laïcisation de l'Etat, l'abolition des grades dans l'armée... Humiliante pour la Russie qui trahit la parole donnée aux Alliés, la paix est néanmoins populaire et rallie les soldats au nouveau régime. Le partage des terres, qui a déjà commencé de manière sauvage, assure la neutralité du monde paysan et le contrôle ouvrier, la popularité des bolcheviks dans les usines. La révolution n'a pas grand-chose de marxiste : la doxa voulait que les communistes attendent le développement du capitalisme en Russie pour espérer lancer leur révolution. Lénine a brûlé toutes les étapes et pris l'histoire de vitesse. Mais il a aussi répondu par des mesures concrètes à une situation concrète : opportuniste, la politique bolchevique rallie une bonne partie de la population. La paix se changera en une guerre civile de trois ans, les paysans devenus propriétaires seront pressurés par les bolcheviks et expropriés par Staline, le régime instaurera une discipline de fer dans les usines. Dès le début du mois de décembre, Lénine crée la commission spéciale chargée de lutter contre les ennemis de la révolution, la Tchéka, qui réprimera cruellement les adversaires du régime, par l'exécution sommaire, l'emprisonnement arbitraire et la torture. La libération de février se transforme en dictature d'octobre, bientôt changée en dictature d'un parti sur le prolétariat, puis en dictature d'un homme sur le parti : Lénine, puis Staline. Ainsi le coup d'Etat de Petrograd, minoritaire et poussif, qui a ramassé le pouvoir plus qu'il ne l'a pris, bouleverse le XXe siècle et change le destin de l'humanité.